

Libretto

LOUIS-BERNARD ROBITAILLE

DERNIER VOYAGE
À BUENOS AIRES

roman

libretto

© Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne, Suisse, 2013.

ISBN : 978-2-36914-190-7

Essayiste, journaliste et auteur de cinq romans, dont *Long Beach* paru aux Éditions Denoël, Louis-Bernard Robitaille est né à Montréal et vit à Paris depuis de nombreuses années. Il a été particulièrement remarqué à l'occasion des parutions, toujours aux Éditions Denoël, de *Ces impossibles Français* et des *Parisiens sont pires que vous ne le croyez*.

L'IMAGE DE MAGDALENA

Pendant trois décennies, j'avais réussi à ne plus jamais songer à Magdalena. Parfois son ombre venait rôder à la périphérie de mon champ de vision, mais je la chassais comme on le fait avec des rêveries importunes, d'une pichenette mentale, il me suffisait de porter mon regard dans une autre direction. Cela se produisait par inadvertance, au hasard d'un film allemand ou scandinave, lorsque apparaissait à l'écran quelque jeune comédienne longiligne aux cheveux blonds sagement ondulés comme en avaient dans mon esprit les jeunes filles de ces petites villes rhénanes discrètes et industrielles où l'on appréciait le vin blanc sans jamais dépasser la mesure, et alors, comme dans les rêves, une évidence fugitive traversait mon esprit, je me disais tiens, cela aurait pu être Magda, mais cette pensée n'avait pas le temps de se fixer dans mon esprit, déjà elle s'évanouissait tel un mirage. *À bout de souffle* de Godard, n'en parlons pas, je refusais de revoir le film à cause des cheveux courts, de la ressemblance avec Jean Seberg, les yeux mis à part, mais il y avait toujours une photo de magazine, une rediffusion à la télé pour troubler ma quiétude.

Il arrivait également qu'une petite musique vînt me rattraper dans les lieux les plus improbables, un vieux café de Madrid, un restaurant huppé de Londres, un salon de thé du Palais-Royal où jouait en sourdine de la musique de chambre.

L'établissement avait dû se vider au milieu de l'après-midi, ou alors les clients bien éduqués parlaient à voix basse comme au confessionnal, et soudain me parvenait distinctement ce passage, depuis toujours gravé dans mon esprit, du quatuor à cordes de Beethoven. Je ne mentionne pas la chose pour jouer les mélomanes. Il se trouve simplement que, dans un passé lointain, au début de 1966, peut-être à La Bûcherie, ou au 10 de l'Odéon, Magdalena avait, de la même manière, soudain tendu l'oreille, tu entends cette musique? Non pas qu'elle fût une véritable connaisseuse du répertoire classique, mais elle avait reconnu cette déchirante chute en cascade des instruments à corde. J'en ignore le titre, ajouta-t-elle, mais mon père écoutait souvent cette musique, c'était l'un de ses disques préférés, il n'en avait pas beaucoup d'ailleurs, c'étaient encore des 78-tours, tu ne veux pas leur demander?

Je m'étais informé auprès de la patronne de l'établissement : il s'agit, m'avait-elle déclaré avec une précision extrême, du troisième mouvement du « Razumovsky », le quatuor à cordes n° 7 de Beethoven. J'avais noté la référence. Quelques jours plus tard, Magda avait acheté chez le disquaire du boulevard Montparnasse une version de ce quatuor qu'elle passait et repassait en fin de soirée. Le vinyle était resté dans mes affaires et m'avait longtemps suivi dans mes déménagements. Je ne l'écoutais plus, mais il avait tellement joué à l'époque de Magda que par la suite cette succession de notes, notamment ce *decrescendo* qui doit se situer au milieu même du troisième mouvement et qui semble incarner à lui seul la quintessence du romantisme allemand, était devenue pour l'éternité la musique de Magdalena.

Mais à peine m'étais-je laissé envahir par cette évocation que le fantôme s'estompait dans le lointain, rentrait dans le secret de son mausolée avant que j'aie eu le temps de me dire : j'ai pensé à Magda, son souvenir est venu me visiter. J'avais déjà oublié cette intrusion.

Cependant on connaît le vieil adage : quand vous vous noyez, votre passé remonte à la surface en une fraction de seconde et s'impose à vous de manière irréfutable. Une voix intérieure vous souffle à l'oreille Voilà ce qui s'est vraiment passé, voilà ce qu'il faut retenir de cette histoire informe. Il a suffi que ce Dr Moreno me dise Vous serez mort dans six mois pour que les événements du passé s'ordonnent, que la lumière se fasse. Il n'a pas dit : mort. Il n'a pas prononcé le mot. Il n'a même pas dit : aveugle. Mais cela revenait au même.

Le Dr Moreno est pour moi une inaltérable incarnation sur terre de Dieu le Père. Je me disais ça y est, je vais devenir aveugle, d'ailleurs l'œil gauche est déjà foutu, la rétine est décollée aux trois quarts, mais il me répondait Ne vous en faites pas on va vous arranger ça. Et ça marchait. Moreno est un champion du recollement de la rétine. En vingt ans, il m'a sauvé la vue à quelques reprises. D'interminables séances au laser. Trois opérations sous anesthésie générale à Saint-Antoine ou dans cette clinique de Port-Royal célèbre un temps pour la propagation de virus mortels dans les blocs opératoires. Moreno est un petit homme sec au poil très noir, toujours élégant, profil à la Johnny Staccato. Lors de notre première rencontre il roulait en Jaguar, opérait des dizaines de rétines dans la semaine et empochait des fortunes, mais je le payais en espèces et il me faisait des prix d'ami.

Cette fois il ne disait rien. Le puissant faisceau lumineux continuait d'explorer le fond de l'œil gauche, j'en percevais de vagues reflets, comme ceux d'un orage au fond de la nuit.

Moreno mit un terme à son exploration, rangea son instrument avec une lenteur calculée et prononça finalement le verdict : On ne va pas récupérer l'œil gauche, monsieur Woodbridge. Je le savais déjà, mais cette fois, c'était dit. Trois mois plus tôt, il m'avait opéré de la cataracte, le voile sur

l'œil gauche était si épais que je ne parvenais même plus à lire. L'intervention risquait de déclencher un nouveau décollement, mais on n'avait plus le choix. L'opération eut lieu, suivie deux semaines plus tard par un décollement. Moreno avait l'air soucieux et ne disait plus rien. L'opération suivante échoua. Pour la forme, le docteur me proposa une nouvelle intervention. Avec des chances de réussite évaluées à quinze pour cent. La rétine acheva de se détacher complètement, et nous étions là, dans son cabinet privé de la rue de Tournon, à constater qu'elle ne reviendrait plus.

Mais déjà Moreno était passé à un examen de l'œil droit, comme pour changer de sujet, dérider le patient. D'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton qui se voulait léger, il faudra opérer la cataracte de l'œil droit dans les quatre ou cinq mois. Pour l'instant je pouvais encore lire, assurer dans une partie de poker, mais je voyais les nuages qui traversaient mon champ de vision, et je savais que ça n'allait pas s'arranger. De longue date il m'avait prévenu : si cela se passe mal pour l'œil gauche, le pronostic sera forcément mauvais pour le droit. Je m'en souvenais parfaitement. En gens du monde, nous évitâmes de nous appesantir sur la question.

Dans trois ou quatre mois, pas davantage, il faudra intervenir sur l'œil droit et, selon toute probabilité, la rétine se détachera à son tour. Au mois de juin je serai aveugle, à moins que je ne fasse le nécessaire pour être mort avant.

Je ressentis une décharge d'adrénaline en quittant cet immeuble de la rue de Tournon. Le sentiment paradoxal de renaître à la vie. J'avais déjà connu cela au milieu de la trentaine, à Paris, dans une paisible rue proche de la place Gambetta, avec une bande de pieds nickelés toxicomanes. L'un d'eux plus prosélyte que les autres me suggéra de faire l'expérience d'un shoot particulièrement bien calibré, partie héro partie cocaïne. L'émotion qui s'était ensuivie était si

parfaite, physique et mentale, que je crus ma dernière heure arrivée, d'ailleurs m'était au même moment revenue à l'esprit la scène finale de *La Traviata* où, saisie par l'ivresse terminale de la phtisie, Violetta se redresse tout à coup, Je revis, je revis, Ô Joie ! tandis que les témoins s'écrient Elle se meurt, vous voyez bien qu'elle se meurt ! Pendant un moment où le temps s'était immobilisé, je me voyais glisser dans la mort avec un sentiment d'infinie douceur. Par la suite, j'ai été malade, je n'en finissais plus de vomir dans les toilettes, mais cela n'affectait en rien une félicité ouateuse qui se prolongea pendant vingt-quatre heures, au-delà d'une nuit tardive de sommeil. J'avais fait un voyage, le plus délicieux qui soit, au royaume des morts. Je savais désormais que j'étais un survivant, un sursitaire, et cela me conférait une supériorité sur les autres. Au fil des ans et des décennies, ce sentiment s'était progressivement émoussé, la bêtise et les petites irritations de la vie quotidienne reprenaient le dessus, mais il me revenait par moments des bribes de cet épisode, et la certitude que depuis cette date je n'étais plus tout à fait le même, car j'étais déjà mort, et plus rien ne pouvait m'atteindre.

Ainsi je n'aurai plus jamais le temps de m'ennuyer.

Cette pensée me traversa l'esprit alors que je retrouvais le froid de cette fin du mois de janvier. La température de ce mardi soir devait être tombée à zéro. Les commerces avaient fermé depuis pas loin d'une heure, et il n'y avait plus personne dans la rue, à part trois silhouettes pressées de rentrer. Au café Le Tournon on avait baissé le rideau et on s'appropriait à éteindre les dernières lumières. J'eus la sensation inédite de redécouvrir le monde extérieur. Cela faisait tellement d'années que je ne voyais plus les rues, les bâtiments, les arbres, que je n'avais plus de goût ni d'intérêt pour les choses et les gens. Je traversais la Seine au pont de Sully dans le soleil couchant sans même remarquer l'arrière-train de Notre-Dame qui

depuis ce point d'observation ressemble à une grosse poule assise et méditative. Mes capteurs olfactifs, sonores ou visuels avaient dû finir par s'épuiser et mourir de leur belle mort, sans réparation possible, et je ne sentais plus rien de ce qui un jour m'avait procuré l'ivresse. Les platanes du boulevard Henri-IV m'indifféraient tout autant, de même que la terrasse du restaurant Le Réveil ou les effluves singuliers du crottin s'échappant de la caserne de la garde républicaine. Il y avait une éternité que je n'avais plus aucun plaisir à me trouver à Paris, mais je savais que je n'aurais rien éprouvé de plus en déménageant à New York, Berlin ou Rome, où j'aurais eu l'impression sitôt débarqué de connaître les moindres recoins alors que je n'y avais plus remis les pieds depuis tant d'années. Tout était si vieux. Mon histoire était si ancienne. Même à Shanghai où j'avais longtemps rêvé d'aller rejouer *La Condition humaine* dans un palace colonial décrépît et de vieilles salles de casinos où flotterait le fantôme d'Ava Gardner téléporté de Pékin pour la circonstance, je savais désormais que je traînerais la même fatigue, celle qui contamine tout, les paysages, les perspectives, les cathédrales, les passantes et les gratte-ciel. Plus ça allait et moins je bougeais, mon rayon d'action se rétrécissait d'une année sur l'autre, je ne m'éloignais plus de mes bases que dans des cas de force majeure. Je balançais entre l'indifférence tranquille et des moments d'accablement heureusement pas trop fréquents que je soignais par le sommeil. J'avais toujours de la conversation, je bandais épisodiquement à peu près dur, mais je n'avais goût à rien. J'attendais le dénouement.

Soudain, dans cette rue de Tournon vidée de présence humaine tout redevenait captivant et lumineux. Des personnages illustres allaient surgir de cette porte cochère, je croiserais un couple d'amoureux magnifiques venus de la rue de Vaugirard et descendant vers le boulevard Saint-Germain. C'est à cet instant que je me suis dit avec une sorte de délec-

tation : J'irai me finir à Buenos Aires. Aucun rapport avec Borges, quelle que soit la vénération que j'ai pour lui. Je n'avais pas l'intention de faire un pèlerinage sur ses traces, comme d'autres le font avec dévotion pour Pessoa à Lisbonne ou Bloom à Dublin.

Malgré ma haine des longs voyages en avion j'avais toujours rêvé d'échapper à l'été européen pour trouver le froid vif de l'hiver austral, sillonner de longues avenues fin XIX^e que j'imaginai semblables à celles de Barcelone, et passer en revue toutes les boîtes de tango hantées par le souvenir de Carlos Gardel. Vu le désastre structurel de mes finances, je voyais mal comment j'aurais pu me payer le billet en classe affaires, condition indispensable au voyage, et une belle suite défraîchie au Park Hotel, palace sur lequel j'avais provisoirement jeté mon dévolu en feuilletant de vieux guides de voyage. Désormais je n'avais plus de problèmes d'argent. Grâce à de vieilles économies et à deux cartes de crédit à défoncer *in extremis* et sans vergogne, j'avais largement de quoi mener une vie princière – en tout cas fitzgeraldienne – jusqu'à la mort.

Machinalement, sans même m'en rendre compte, j'avais pris sur la gauche en sortant de l'immeuble de Moreno, direction le Luxembourg. Un itinéraire que je n'avais plus emprunté depuis des siècles, car je n'avais plus aucune raison de passer par là. Les abords du Luxembourg, à force d'usure, avaient fini par devenir sur mon plan de Paris une zone grise, neutralisée. Et voilà que je redécouvrais des lieux fourmillant de fantômes, de sensations enfouies, de moments de grâce anciens. Fatalement, l'image de Magdalena fit son apparition. L'héroïne d'une histoire où tout commençait, où tout était possible et où les squares anonymes, la moindre église, avaient le charme de la nouveauté.

Dans cette soirée glaciale, où une neige légère n'allait pas

tarder à tomber, les capteurs se remettaient à grésiller, le vieux musée sortait de sa sclérose sur un coup de baguette magique. Comme si la fine pellicule qui recouvrait meubles, bibelots et personnages avait été subrepticement retirée par une main invisible.

Dès l'époque du Modern' Hotel, au début, il nous arrivait fréquemment à Magda et à moi de passer devant les grilles du Luxembourg pour aller à Montparnasse. On s'était donné rendez-vous en début de soirée au Mahieu, il fallait, pour aller rattraper la rue Vavin, contourner le jardin par le lycée Montaigne ou, plus généralement, par le Sénat.

Après le Modern' Hotel, on avait habité ici même, au dernier étage du Grand Hôtel de France. Le Petit Suisse, café qui avait alors un juke-box de qualité et un beau comptoir de zinc, était devenu notre quartier général. Il y venait pendant la journée des filles des lycées voisins qui me rendaient fébrile. De l'avis général, j'avais bien tort de m'agiter ainsi, car ma blonde bergère du Rhin éclipsait toutes les autres filles lorsqu'elle poussait la porte de l'établissement et s'avavançait avec sa démarche princière. Magdalena Grossmaier était à vingt et un ans une prétendante au titre de star, on l'aurait engagée pour un remake de *L'Impératrice rouge*, dans le rôle-titre.

Le hasard – mais pas tout à fait – voulut que je me retrouve devant le Balzar, inchangé depuis toutes ces années, qui représentait alors pour nous l'horizon inaccessible de la réussite intellectuelle et de la sérénité bourgeoise, pour cette simple raison qu'en longeant sa terrasse nous y voyions de l'extérieur cette salle étincelant de lumière, grouillant d'une clientèle si parfaitement satisfaite d'elle-même, si confiante dans son avenir, devisant avec esprit tous les soirs de la semaine jusqu'à point d'heure comme dans un film de la Nouvelle Vague, dernier îlot de raffinement et de libertinage au milieu

d'un quartier plongé dans la nuit et le silence. De l'autre côté de la rue des Écoles, le square Paul-Painlevé m'apparut lui aussi tel un vestige quasi immuable du passé. On passait par là, devant le musée de Cluny, pour aller voir dans son hôtel cette copine allemande qui tapinait en free-lance à La Pergola et qui nous recevait à demi dévêtue, parce qu'elle n'avait pas eu l'énergie de se rhabiller complètement. Magda tenait avec elle en allemand de longues conversations où il était question du bon usage de la liberté individuelle en général, et du droit de se prostituer pour gagner sa vie en particulier. Cette Lisbeth était une jolie rouquine de vingt-cinq ans, pas très grande, des cheveux à la garçonne accentuant une certaine vulgarité des traits, et des formes arrondies parfaites qui la rendaient fort désirable mais la campaient irrémédiablement dans son personnage de pute de Hambourg ou de Berlin. Je n'ai jamais su de quelle ville allemande elle venait précisément, mais dans mon esprit elle avait l'autorité et l'expérience de celle qui avait dû connaître toutes les grandes villes d'Europe et d'au-delà. Elle emmenait Magda déjeuner à La Coupole, commandait des plateaux de fruits de mer et des bouteilles de sancerre, laissait sur la table des pourboires princiers.

Au fil de ma dérive, après quelques arrêts vin blanc dans des cafés aussi anonymes que possible, je finis par échouer au Rallye, quai de la Tournelle. Un établissement dont le décor datait des années héroïques, et qui avait dû oublier de fermer après la mort du dernier de ses habitués.

On commençait de mettre les chaises sur les tables et je restai au comptoir pour boire un dernier verre de sauvignon. Sous la lumière des projecteurs éclairant la devanture, des flocons de neige se mirent à tourner dans le vent. Les voitures étaient aussi rares qu'en pleine nuit. La soirée sera calme, commenta machinalement la patronne, peut-être à

mon adresse, car le serveur avait provisoirement disparu. Sans raison, je me sentis envahi par le froid. Pour arriver à pied jusque chez Frank Esposito et notre soirée de poker de la rue des Immeubles-Industriels, il me faudrait plus d'une demi-heure. Je frissonnai à l'idée de ressortir dans la nuit glaciale et fis part de mes soucis à la tenancière. Aucun problème, dit-elle, avec ce temps pour Esquimaux vous êtes sûr de trouver un taxi devant La Tour d'Argent.

J'appelai chez Frank pour m'assurer que la soirée avait bien lieu malgré ces conditions climatiques extrêmes.

« On sera une dizaine à tout casser, dit-il, mais la maison ouvre comme d'habitude. Un peu plus tard que prévu, voilà tout.

– Est-ce que Sadoulet doit venir ?

– Il m'a dit que oui. Il s'en fout du blizzard, il habite à côté. »

Les soirées de poker hebdomadaires chez Esposito – et chez Jimmy Wrangel, qui habite pas très loin – sont devenues des institutions avec les ans. On y voit toujours les mêmes têtes, des habitués qui ont tous plus ou moins l'air en fin de vie. Ici les gens normaux ne font que passer. Ils viennent deux fois et on ne les revoit plus. Ceux qui prennent racine ont en commun d'être de très mauvais pères, des maris lamentables, des gigolos sur le retour, des ratés en tout genre qui cheminent en bord de précipice et survivent sur de vieilles combines de plus en plus incertaines. Sans compter les malades en phase terminale. Si vous demandez ce que devient untel qu'on n'a pas vu depuis deux mois, on vous répond : chimio, amputation, soins palliatifs, cimetière, et on redemande deux cartes. Ici la plupart se considèrent comme des morts, des condamnés dont on aurait oublié d'exécuter la peine pour d'obscures raisons administratives. Si ce soir je me pointais en claironnant Je m'en vais d'ici trois mois me suicider à Buenos Aires, on relèverait à peine l'information, on me souhaiterait bon

voyage ou quelqu'un me recommanderait un vieux palace où il a déjà eu ses habitudes. Ou alors un aficionado informé de mes activités professionnelles me féliciterait de n'avoir jamais à terminer ces *collected papers* sur Pérez de Cuéllar, ni même à rembourser la coquette avance que j'avais extorquée à Vigouroux, le responsable des publications de l'Unesco. Il s'en trouverait un autre pour me suggérer de transférer à son nom mon bail de la rue Fabre-d'Églantine dont le loyer mensuel s'élève aujourd'hui à la somme mirifique de six cent vingt-deux euros pour 70 mètres carrés. Mais non, hélas cher ami, lui répondrais-je, ils sont en train de vendre à la découpe !

J'avais une autre raison pour être de la partie : Sadoulet, notre *french doctor*. Lui et moi avons déjà sympathisé, sans être des intimes. Parfois on déjeune ou on prend un verre à une terrasse quand on se croise dans le quartier. Sadoulet ne pratique plus, il s'est recyclé depuis des années dans la logistique de terrain à Médecins du Monde, mais il conserve le droit de faire des ordonnances, il a accès à tous les tableaux B et à toutes les chambres fortes de la Salpêtrière, il a déjà rendu service à des gens que je connaissais. C'est un ancien beau garçon, généralement taciturne, parfois drôle, toujours froid et cynique. Il lui est arrivé une terrible histoire en Tchétchénie où il était parti en mission avec sa fiancée Laurence, côté rebelles. Tous deux avaient été pris un jour sous des tirs croisés dans les bâtiments d'une ferme que les Russes tentaient de reprendre. Sadoulet avait réussi à s'échapper du piège, mais sa femme, pétrifiée, n'avait pas suivi. Il aurait dû la prendre par la main, la forcer à courir, ou revenir la chercher. Il n'avait rien fait de tout cela. Quand les Russes s'étaient finalement retirés, on avait trouvé Laurence morte, criblée de balles. Rapatrié en France, il avait passé des mois en clinique. En était ressorti éteint et grand amateur de poker.

Je savais qu'en laissant le souvenir de Magda s'insinuer dans mon esprit j'avais mis en marche une mécanique infernale qui me mènerait à d'autres souvenirs, et ceux-ci n'avaient plus rien de joyeux ou d'effervescent.

En rentrant chez moi, rue Fabre-d'Églantine, je me dirigeai vers le placard où s'empilent des archives sans valeur. Je trouvai la boîte à chaussures. Celle qui contient en vrac les photos de voyages, de soirées d'anniversaire, de mariages et de dîners de vieux copains. De petits clichés, mal cadrés et mal imprimés. Presque tous en couleurs, à l'exception de celui-ci, joliment réalisé avec un sens du cadrage, de biais et en plongée. Magda doit avoir vingt ans et, de fait, la ressemblance avec la Jean Seberg du *New York Herald Tribune* est sidérante. À l'endos quelqu'un avait écrit *Magdalena ma copine, Lyon 1965*. Je ne sais qui avait pris le cliché. Un jour, en fouillant dans ses affaires, elle avait trouvé la photo et m'avait dit Tu la gardes si ça te fait plaisir.

Je restais le regard fixé sur cette photo de 1965 comme si elle avait le pouvoir de m'hypnotiser, d'attirer sur moi un sommeil profond et paisible. Mais une autre image s'imposait à moi, un tableau sombre qui n'avait rien à voir avec le repos des âmes.

À la mi-septembre de 1972, une petite ville balnéaire du sud de la France vidée de tous ses vacanciers, un hôtel moche avec sa salle à manger déserte à l'heure du dîner et son menu réservé aux demi-pensions. Magdalena avait dû être saisie d'une immense lassitude à la perspective de devoir sortir de table trop tôt dans la soirée pour ensuite errer sans but d'un café à l'autre, de fait il n'y en avait plus que deux en activité et encore ils fermaient tôt. Jeune femme seule et désœuvrée qui essayait de faire bonne figure, fumait trop de cigarettes et peut-être commandait des cognacs, en butte aux regards inquisiteurs et malveillants de tenanciers qui forcément la

trouvaient suspecte. Elle avait quitté Paris le vendredi matin. En principe je devais aller la retrouver dans les deux jours, mais dans mon esprit ce plan initial était devenu très aléatoire, Tu comprends, ça dépend de mes obligations à Paris, je t'appellerai pour te dire quel jour je peux me libérer. Un soir, dès le samedi peut-être, elle avait téléphoné, en fin d'après-midi, la gorge nouée. L'hôtel était fantomatique, le village lunaire à vingt et une heures. Il y soufflait un vent glacial. Elle m'avait de nouveau demandé quand je venais. J'avais bredouillé quelque chose, je devais signer le lendemain pour un appartement ou je ne sais quoi. Je lui confirmerais tout ça le lendemain soir au plus tard. J'espérais vaguement qu'elle prendrait un ton détaché pour me dire Écoute ce n'est pas la peine que tu viennes, finalement ce n'est peut-être pas une bonne idée, on se verra une autre fois. Je n'y aurais pas cru, mais j'aurais pu me raconter une histoire rassurante, qu'elle ne tenait pas vraiment à me voir, que les retrouvailles étaient prématurées, que cela pouvait attendre. Elle avait de la ressource, elle continuerait sur l'arrière-pays, elle avait un point de chute, elle s'y trouverait de la compagnie, elle se débrouillerait comme elle l'avait fait si souvent dans sa vie. J'aurais fait semblant de la croire. Mais elle n'avait rien dit de ce genre, elle n'avait plus rien de cette énergie qui longtemps lui avait permis de feindre la légèreté quand le sol se dérobaît sous ses pieds. Elle savait désormais que partout ce serait pareil, que le monde se disloquait autour d'elle, que ce serait toujours le désert, que personne ne l'attendait nulle part.

Lundi en fin d'après-midi. Le téléphone avait de nouveau sonné, ce n'était plus Magda mais la gendarmerie de cette ville balnéaire. Au bout du fil une voix à grosse moustache me demandait si je connaissais une certaine Grossmaier Magdalena, de nationalité allemande, née en 1944 à Bad Godesberg. On cherchait à retrouver dans les meilleurs délais ses parents proches. Je pensai aussitôt : elle a fait une crise de ceci ou de

cela, elle est malade, elle a eu un accident, elle m'a dit qu'elle avait décroché, mais en fait elle a gardé de la poudre avec elle, elle vient de faire une overdose. C'était une amie à moi? Une amie proche? Est-ce que je savais comment il était possible d'entrer en contact avec ses parents? Je demandai si elle avait eu un accident. Pas exactement, me dit le gendarme, elle s'est suicidée, on l'a découverte en fin de matinée pendue dans sa chambre. Morte. Peut-être depuis la veille au soir, au moins une dizaine d'heures à en juger par la raideur cadavérique, mais on ne sait pas encore avec précision.

L'HIVER DE 65-66

Tout a commencé ainsi.

Au métro Mairie de Montreuil, un samedi soir du début octobre 1965, on pouvait voir Jefferson Woodbridge, un long dadaïste myope et mollasson, par ailleurs jeune Américain de bonne famille débarqué à Paris à dix-neuf ans avec la ferme intention de devenir un romancier célèbre. À ses côtés, un jeune homme sans âge – vingt-quatre ans? vingt-neuf? –, grand et maigre, l'air louche, la peau ravagée, un certain Alain Piret, citoyen vénézuélien en route vers Israël. Tous les deux on attendait Gunther, Allemand déguisé en pierrot lunaire, champion des combines minables et des plans foyeux, en particulier des fêtes de banlieue qui étaient censées ne rien coûter et aligner, selon ses dires, les plus belles filles du département de Seine-Saint-Denis. Les pronostics allaient bon train pour savoir si la soirée n'était pas une pure chimère enfantée par le cerveau brumeux de Gunther ou si celui-ci ne nous poserait pas en toute simplicité un gros lapin, ce qui ne serait pas forcément la plus mauvaise nouvelle.

C'est dans ce contexte passablement déprimant, aggravé par un froid humide, que Gunther fit une apparition bruyante, suivi dix minutes plus tard par deux jeunes femmes. L'une, sans surprise, ressemblait à ce qu'il est convenu d'appeler une bonne copine. L'autre était une grande fille blonde, extrêmement élégante, vêtue d'un long manteau noir à col de

fourrure qui me parut alors le comble du luxe et du raffinement. Cette vision éblouissante, totalement incongrue en un tel lieu, avait pour nom Magdalena.

Dans mon histoire il y a l'avant et l'après Magda. *Avant*, je me fais l'effet d'un ectoplasme, ce qui n'est pas loin de la réalité, je me meus au gré des courants en pilotage automatique. *Après*, j'ai des poussées de fièvre et d'euphorie, je suis un héros littéraire, un Rubempré, un personnage de la Nouvelle Vague, un copain d'Henry Miller à la terrasse du Dôme en 1935, cigarette insolente au bec.

Magda est une femme solaire, cela ne se discute pas un seul instant. Les aficionados qui nous croisent se demandent ce qu'elle fait avec moi, je dois être un chaperon qui lui tient compagnie lorsque les vrais amants sont occupés ailleurs. Ou un cousin venu d'une lointaine province et qu'elle tolère par charité.

Je venais de débarquer à Paris à l'âge de dix-neuf ans et je tentais de passer inaperçu en calquant mon comportement sur celui des passants, des clients de bistrots. J'avais certes lu beaucoup de textes qui parlaient de l'amour (Stendhal, Benjamin Constant, les sœurs Brontë) et de la mort (Dostoïevski, Lautréamont), de nombreux livres d'histoire sur les bains de sang du xx^e siècle, j'avais vu les films de la Nouvelle Vague, ceux de Bergman, Eisenstein, Fellini et Kurosawa. Mais malgré une maîtrise plus que convenable du français, grâce soient rendues à ma mère, traductrice de poésie française, je restais sous le mince vernis un petit gars de Providence Rhode Island, rejeton d'une bonne famille sans histoire. Pour avoir brièvement fréquenté deux campus huppés de Boston et passé des week-ends prolongés à New York, je croyais connaître le monde extérieur. Paris ne pouvait pas être si différent. J'en avais appris l'essentiel au travers de Henry Miller, Sartre,

Sagan, Godard, Balzac, de la lecture épisodique du *Monde* et des Mémoires de Simone de Beauvoir. Je débarquerais au Café de Flore et m'assiérais près du chauffage au charbon comme un vieil habitué, on reconnaîtrait en moi l'initié, le jeune écrivain américain en route vers la célébrité, le prochain romancier à la mode.

Le spectacle qui s'offrait à moi était parfait jusque dans les moindres détails. Les œufs durs posés sur leur carrousel sur le comptoir du plus modeste bistrot. Le sel de céleri et la bouteille de Worcestershire pour les cas de jus de tomate. Les rues pavées qui donnaient le sentiment d'avoir été finies à la main. Les voitures décapotables garées en double file devant le Flore et droit sorties de la Nouvelle Vague, des Morgan, des Austin Healey, des Aston Martin. Les vieux profs de Louis-le-Grand attablés au Cluny, les bandes de jeunes qui frimaient aux terrasses devant un coca rondelle. Les autobus à plate-forme où l'on pouvait griller une cigarette pendant le trajet, ces contrôleurs qui vous découpaient de fines et minuscules lamelles de papier en guise de ticket et les glissaient dans une machine enregistreuse qu'ils portaient au bout d'une sangle et qui faisait un bruit amusant comme si elle broyait des noix. Chacun avait sa place dans cet automate géant, patrons de bistrot, clients de bistrot, familles bourgeoises productrices de militaires, de banquiers ou de fonctionnaires, fiancées promises à une vie prospère et confortable à Saint-Nom-la-Bretèche. Moi j'étais l'homme invisible. Je ne faisais pas partie du tableau.

J'avais pris la décision irrévocable de fuir les milieux américains, mais un soir, en désespoir de cause, je franchis le seuil de Shakespeare and Company sous le prétexte d'une soirée littéraire. Je me disais que les habitués des lieux, si américains fussent-ils, ne devaient pas être tout à fait comme les autres. Dans l'assistance, je repérai une jeune femme

dans la vingtaine, une maigre à lunettes qui ne devait pas crouler sous les assauts des prétendants. Eh bien, j'eus beau m'asseoir près d'elle avec désinvolture, attendre dix bonnes minutes avant d'engager les opérations, et m'en tenir strictement aux détails du programme, et quels seraient les poèmes déclamés et patati et patata, et qui les réciterait, et pourquoi ce choix arbitraire de poètes, et pourquoi pas Sylvia Plath, les réponses de la maigre Américaine à lunettes restaient lapidaires, jusqu'au moment où, après une ultime relance, elle finit par lâcher Excusez-moi, mais je ne comprends pas pourquoi vous m'adressez la parole, alors que nous n'avons manifestement rien à nous dire. Même cette esseulée qui ne devait connaître rigoureusement personne à Paris et se morfondait le soir dans sa chambre de bonne où elle mangeait seule deux tranches de jambon sur papier gras, même cette Américaine désespérée avait flairé en moi l'autre animal malade de la meute, dont la lugubre compagnie achèverait de la couler par le fond.

Depuis un mois, j'errais dans Paris en attendant que les cours commencent à Censier, ce qui à n'en pas douter marquerait le début d'une prodigieuse vie intellectuelle, ponctuée par des discussions enflammées aux terrasses de café, comme on en voyait dans les films en noir et blanc, peuplées de diverses cousines de Françoise Hardy. Mais pour l'instant je me contentais de traîner ma longue carcasse maladroite le long du boulevard Saint-Michel, de la rue Gay-Lussac à la Seine, puis je sillonnais le boulevard Saint-Germain dont j'aurais pu citer tous les bistrots dans l'ordre depuis le boulevard Saint-Michel jusqu'à la rue des Saints-Pères, en faisant une halte stérile là où j'avais déjà aperçu de belles inconnues. Je lisais avec ostentation *Le Monde* à partir de quatorze heures et tentais de faire durer le plaisir en m'astreignant à la lecture intégrale des pages économiques et sociales et du carnet mondain.

Quelques décennies après les faits, je garde le souvenir d'une arrivée tardive à Orly, aux environs de minuit, une soirée chaude du mois de juillet. Notre joyeuse troupe d'étudiants en *french studies* avait pris un autobus à plate-forme direction la capitale et dans mon esprit subsiste ce plan précis où, dans *Ascenseur pour l'échafaud*, le tout nouvel aéroport d'Orly se dresse au détour d'une modeste route nationale. On avait dû pénétrer dans Paris par la porte d'Orléans. Les cafés semblaient tous coulés dans le même moule majestueux, auvent surplombant les terrasses où des chaises en similirotin étaient serrées les unes contre les autres. Des garçons en uniforme s'employaient à les emboîter les unes sur les autres avant d'y fixer une chaîne cadencée.

Le bus à plate-forme s'était finalement arrêté devant une façade imposante, dans une rue déserte où l'on entendait le bruit du vent dans les arbres. C'était le lycée Montaigne. Le temps de traîner les bagages jusque dans ces chambrettes – la mienne avait une fenêtre sur la rue –, il n'était pas plus d'une heure du matin. Et Montaigne se trouvait à quelques rues de Saint-Germain-des-Prés, là où de belles femmes brunes et de belles femmes blondes aux ongles interminables fumaient des Marlboro et buvaient des whiskys coca en débattant de l'existence et de l'essence, et réciproquement. À quatre ou cinq, nous nous étions perdus dans un entrelacs de rues fantomatiques, puis obstinés devant un club prétendument privé, en tout cas c'est ce que le cerbère méprisant nous avait jeté avant de nous claquer la porte au nez, sous le regard amusé de deux flics vêtus de ce ridicule uniforme sorti d'*Irma la douce* qui nous avaient conseillé d'aller plutôt voir dans le quartier aux putes. Après une longue errance, nous avions échoué dans un bar-restaurant des Halles où on nous avait facturé trois bouteilles de beaujolais que nous avions à peine touchées. Le lendemain, n'était-ce pas le but du voyage, nous

avons vu le premier strip-tease de notre vie dans une boîte de Pigalle baptisée La Boule noire. La salle aurait été déserte, n'eût été un malfrat taciturne au regard fixe et à la peau vérolée attablé devant un verre de whisky. On nous avait installés en bordure de la scène et, sans demander notre avis, on avait apporté quatre whiskys à titre de consommation obligatoire. À droite de la scène, un vieux piano droit qui avait fait la guerre. Le pianiste à gilet noir et mégot pendouillant apparut d'abord, l'air désabusé, il aurait pu être le frère du patibulaire au fond de la salle. Il jouait de manière machinale sur son piano désaccordé. La strip-teaseuse surgit. Une fausse blonde aux cheveux courts, petite et grassouillette, l'air d'une caissière de salon de coiffure de Providence. Une fois qu'elle eut tout enlevé à l'exception d'un cache-sexe et de souliers à talons hauts, elle s'assit sur une chaise face à la salle et ouvrit les jambes. Il y eut un dernier morceau de bravoure du pianiste, qui accélérât la cadence comme un vieux cheval sentant l'écurie, puis les deux artistes ramassèrent leurs affaires sans échanger un mot et disparurent. Le soir nous vîmes *Château en Suède* à L'Atelier avec Françoise Brion, que certains avaient déjà aperçue à poil dans *L'Eau à la bouche* et le faisaient savoir, je ne vous dis pas l'émotion dans le groupe.

Plus tard, avec Tom, un jeune gaillard passablement agité, nous décidâmes sur un coup de tête de sortir de Paris. Rue Lauriston, on louait des scooters. En nous voyant enfourcher la monture, à peine capables de tenir en équilibre ou de passer les vitesses, le patron du garage laissa tomber avec un haussement d'épaules Ils vont se tuer ça c'est sûr. Mais bon, se disait-il, chacun devait affronter son destin, et un pays qui venait de connaître la guerre en général et la Gestapo rue Lauriston en particulier pouvait bien envisager deux macchabées de plus, fussent-ils amerloques. Nous avons filé sur Chartres, vu la cathédrale, diné dans un boui-boui

qui affichait en devanture *Ici on peut apporter son manger*, trouvé des jardins tranquilles où dormir à même le sol. Nous nous étions réveillés grelottant de froid à quatre heures du matin. Direction la Normandie. Après Alençon, une forte pluie avait commencé à tomber. Le kick avait lâché, il fallait pousser le scooter en seconde pour le faire démarrer. Mon agité compagnon s'énervait à propos de l'engin récalcitrant et, au moment de repartir d'une station-service, avait fait une fausse manœuvre. Il s'était ouvert la jambe au-dessous du genou et le sang pissait. Cet abruti avait lâché le scooter et s'était accroché à un poteau métallique pour ne pas tomber. Il avait réussi à se sectionner un tendon, comme on le constata dans ce petit hôpital de campagne en pierres des champs. Il fallait l'opérer. On le rata, il se traînait avec ses béquilles. Son géniteur bostonnais dut prendre l'avion pour venir le chercher au fond de la Normandie. Je ramenai le scooter à un patron de garage presque heureux de voir ses plus sombres prophéties se réaliser, constatant tout de même que l'engin avait perdu son kick et se trouvait cabossé, peinture rayée. Allez file, aboya-t-il, j'en suis largement de ma poche. J'avais tout juste eu le temps d'arriver à l'Opéra pour le début de *Tannhäuser* et de m'endormir sur le canapé en velours rouge au fond de la loge.

Et Tom ? m'avaient demandé les autres. Tom ? Je l'ai laissé dans son hôpital, qu'est-ce que je pouvais faire, il est adulte et je ne suis pas médecin. Ah bon ! tu l'as laissé comme ça dans son hôpital pourri ? T'es bizarre comme gars !

Un matin, le car avait ramassé tous ces jeunes gens de bonne famille. De futurs parvenus, qui seraient bientôt dermatologues ou dentistes dans de mornes banlieues bourgeoises avec pelouses et barbecues. Dans quinze ans, dans vingt-cinq ans, je n'en doutais pas, certains d'entre eux, lisant *The New York Review of Books*, diraient à leurs voisins Vous savez que j'ai fréquenté Woodbridge, oui le célèbre romancier,

quand il était encore un parfait inconnu. Il y eut de nouveau quelques blagues, puis le car disparut au bout de la rue, et je me retrouvai avec une valise dans chaque main.

J'ai dix-neuf ans et je suis un ectoplasme. Crashé par hasard dans une minuscule chambre mansardée aux murs sales, avec un velux donnant sur le ciel plombé, au septième étage de l'hôtel de Verneuil. Au-delà du lit à une place, du chevet bancal, d'une mauvaise table destinée à l'écriture de cartes postales, de la chaise collée contre le lavabo, on peut tout juste faire trois pas. Une fois posées les deux valises, on ne peut plus bouger. Pour entamer l'écriture du *great american novel*, il faudrait déplacer le lit à chaque séance de travail pour être face au velux, et poser sur le lit les deux valises. L'éclairage serait lancinant, entre le néon du lavabo, une applique au-dessus du lit et une lampe de chevet capacité de quarante watts avec abat-jour gris pisseux. Je suis un invertébré. Parfois je me dis qu'un de ces jours les muscles principaux de mon corps tomberont en panne les uns après les autres, je n'aurai plus la force de bouger les membres et de m'extirper de mon lit. Peut-être cette paralysie progressive gagnera-t-elle les muscles de mon cerveau, et alors je ne saurai même plus qui je suis, à quelle heure il fait jour et s'il faut se lever.

Je finis par appeler ce Philip Everett, un sinistre gars de Providence que j'avais croisé cinq minutes au cours de l'été, car il avait un cousin dans notre groupe de vacanciers. Tu devrais prendre ses coordonnées, m'avait dit le cousin, il a déjà passé une année à Paris et doit connaître plein de combines. C'est vrai qu'il est aussi amusant qu'une porte de garage, d'ailleurs on se demande comment il fait pour avoir une sœur pareille, tu n'as jamais entendu parler de Patricia ? Une bombe, une exterminatrice, une ventouse, il n'y a que les bus de la *City Line* à ne pas lui être passés dessus.

J'avais noté le numéro de téléphone en me jurant de ne jamais l'utiliser.

Je me retrouve attablé au Saint-Michel devant cette momie désemmaillotée puis rhabillée de tergal gris. Everett me regarde fixement avec l'air de se demander si je fais partie des trois douzaines de voyous qui ont un jour profité de sa sœur ou si par extraordinaire je ne serais pas aussi paumé que lui. Il ne fréquente personne à l'exception de la vieille dame qui lui loue une chambre dans le quartier du parc Monceau, il doit impérativement se chausser de charentaises en rentrant dans l'appartement – jamais après vingt-deux heures. Il part le matin à la Sorbonne, aux Archives historiques de la Ville de Paris ou à la bibliothèque Sainte-Geneviève, et rentre le soir à dix-neuf heures pour ne plus ressortir. Parfois la vieille le convie à partager un bœuf carottes et à regarder le journal de vingt heures. Il a fait ça toute l'année dernière, et va le refaire cette année. Son mémoire porte sur l'histoire de sept monuments de Paris, qu'il m'énumère dans l'ordre avant de passer à une revue de détails.

Je téléphone à un autre gars, mais il s'agit de Jean-Philippe Deloubet et ça n'a rien à voir. Deloubet est un authentique rejeton de la bourgeoisie parisienne, version catholique de stricte observance et coureur de jupons. Il connaît plein de monde, c'est-à-dire plein de filles. J'ai fait sa connaissance par le biais de Chris Paddington, indéniable star de notre groupe de jeunes bacheliers. Paddington le sportif des grandes familles de la côte est. D'ailleurs on ne l'a guère vu de tout l'été. À mes yeux, Paddington est un bellâtre primaire qui cultive ses abdominaux et finira cardiologue dans une banlieue cossue de Boston, avec femme et enfants, abonnement au club de golf, et qui sautera ses assistantes. Mais c'est un chef. Deloubet s'est entiché de lui, il doit trouver que c'est un vrai Américain. Comme Paddington a le détachement du grand seigneur, il m'a généreusement présenté Deloubet,

m'encourageant à prendre ses coordonnées et à le fréquenter à la rentrée. Deloubet a acquiescé du bout des lèvres.

Je l'appelle une fois. Deux fois. Il finit par me donner rendez-vous à la sauvette près du Luxembourg. On prend un café et il me laisse payer. J'attends une semaine pour le relancer. À la troisième tentative, il me dit Mais puisque c'est le rêve de tout étranger de se faire inviter dans une famille française, passe demain et on dînera à la bonne franquette. L'appartement vieillot et défraîchi, 150 mètres carrés tout de même, se trouve rue de la Pompe. On dîne dans la cuisine, avec la veuve Deloubet, Jean-Phi et sa sœur cadette Marie-Catherine, strabisme convergent, voix criarde et mauvaise peau. Litron de Préfontaines 11 degrés, bouteille consignée, verres Duralex, entrecôte grisâtre, yaourt nature au dessert, sucre en morceaux car à l'époque c'est moins cher. Une vieille bonne fait le service. La conversation roule à propos d'une fuite dans les W.-C., de ce fameux plombier recommandé par le concierge et qui ne vient jamais au rendez-vous qu'il a lui-même fixé, de cet autre plombier qui sévit dans le quartier, au noir bien entendu, ce qui est contraire aux principes religieux de la famille Deloubet, mais a-t-on le choix? La décision est prise de plonger dans l'illégalité, après tout on a déjà tâté du marché noir pendant la guerre. À vingt et une heures quinze, le dîner est emballé, la veuve Deloubet semble soudain découvrir mon existence et me demande des nouvelles de Chris Paddington, qu'elle aussi porte aux nues. Je m'empresse de lui préciser que ce n'est pas un ami proche et que je ne le reverrai peut-être jamais, elle se désintéresse de moi et me souhaite la meilleure chance possible dans mes études parisiennes. Jean-Phi me raccompagne au métro. Il a tant à faire. Les cours vont commencer à Assas. Et quand il n'y a pas de boum le samedi soir, il part en week-end chez les uns ou chez les autres. Il est très pris. Mais on se reverra un de ces quatre, lâche-t-il, n'hésite pas à rappeler.

Il me reste huit jours interminables avant le début des cours à Censier le 28 septembre. Je prends la décision d'aller à Londres, sans m'accorder le temps de la réflexion, comme on se jette d'un sixième étage en flammes.

La gare du Nord ressemble à un film des années cinquante, même s'il y manque déjà les locomotives à vapeur, les fumées s'élevant dans la nuit et les sifflements. Arrivé en avance je trouve une table à une terrasse improvisée en plein passage public. Commande un demi de bière, tel un voyageur blasé arrivé trop tôt à la gare et qui tue le temps avec élégance.

Au bout du train, à minuit, Calais et le ferry. Un ferry de dimension moyenne, mais qui pour moi ressemble à un paquebot dans un film en noir et blanc des années trente. Je reste accoudé au bastingage tandis que s'éloignent les lumières de la côte française. À l'avant, le bateau s'enfonce dans la nuit noire, car il n'y a pas de lune. Qu'est-ce donc sinon le souffle de l'aventure? Sur le pont supérieur on trouve une vraie salle à manger, les nappes sont déjà bien tachées mais on peut se faire servir un plat avec une bière. Je me vois en voyageur intrépide et fortuné du XIX^e, moitié Flaubert en Égypte avec Maxime Du Camp, moitié Robert Louis Stevenson en partance pour les États-Unis à fond de cale, en troisième classe avec son eczéma.

Quatre jours à Londres à errer en état d'apesanteur. Je sillonne les rues du West End, du nord au sud et d'est en ouest, sans jamais me lasser. L'Univers se confond avec le territoire de Soho, Wardour Street en est la colonne vertébrale, et Trafalgar Square son pôle Sud. *Coffee shops*, deux musées, des pubs en tout genre, une séance de strip-tease bas de gamme sur Greek Street. Je dors deux nuits dans un square, dissimulé derrière le muret, puis deux autres à Victoria Station, sous prétexte que j'attends le premier train du lendemain.

Dans le bateau qui me ramène vers les côtes françaises, je lis Baudelaire. Je ne suis plus tout à fait le même, j'ai connu le souffle de l'aventure, les bas-fonds de Londres. Une vie universitaire passionnante m'attend à Paris.

Le premier cours à Censier était un séminaire portant sur la propriété et les droits de succession dans les campagnes françaises à la veille de la Révolution de 1789. La salle de cours était blafarde. Il y avait vingt-cinq ou trente étudiants installés à leur table, cahier et stylos posés devant eux. Chacun regardait devant soi ou dans le vide. Les filles avaient des problèmes de peau grasse, les garçons de l'acné, des lunettes, des costumes incolores et des cravates. Le prof arriva, une lourde serviette au bout du bras. Il appartenait à la catégorie du vieux garçon qui habite chez sa mère. Celle-ci allait sans doute chaque jour au marché lui choisir ses légumes préférés, pelait ses tomates pour lui éviter des aigreurs d'estomac et préparait le soir de petits plats mijotés. Cet homme sans âge pouvait avoir aussi bien trente-huit ans que cinquante-six, il entama le cours comme s'il reprenait au milieu d'une phrase une histoire en boucle qui n'avait jamais eu de début et n'aurait jamais de fin. Avec deux points de repère : d'abord une curieuse prédilection pour les régions de Bourg-en-Bresse et de La Roche-sur-Yon, où il devait avoir eu un jour de la famille, ensuite un goût pour les anecdotes « cocasses », un terme qu'il affectionnait et qui dans sa bouche prenait une tonalité effrayante, comme si en guise de cocasserie il allait soudain sortir des insectes morts et des fœtus desséchés de son porte-documents. Prenez par exemple, psalmodiait-il, les destins contrastés de Pézenas et de Béziers à la Révolution... et que dire des rapports malaisés entre l'orgueilleuse Saint-Flour et Aurillac, jadis modeste paroisse dont le curé venait baiser les mules de l'évêque de Saint-Flour!... et je vous signale au passage une autre coïncidence cocasse concer-

nant cet auteur qui fit autorité en son temps sur les questions languedociennes, Robert Chavigny, estimé dans les années trente, eh bien ce Chavigny Robert n'est autre que le grand-oncle de l'abbé Jean-Baptiste Chavigny, titulaire de la chaire d'histoire régionale à l'université de Limoges. Le racorni maître de conférences disposait d'un stock inépuisable de ces anecdotes désopilantes qui me donnaient le tournis. Par ailleurs, à intervalles réguliers, tel un grand prêtre brandissant le talisman ou la gousse d'ail, le crucifix ou le scapulaire destiné à neutraliser le Malin, l'Insecte célibataire invoquait le nom du vénérable Albert Soboul, signe d'allégeance à l'hégémonie communiste locale. Pourtant il n'avait rien d'un marin de Cronstadt.